Forum Lyon – 24 octobre 2026

Du bâtiment vers le parvis

Habiter la ville – attention chantier

Au cœur de cette rencontre il y a la conviction que l'Église est fondamentalement missionnaire : les paroisses et Églises locales ne peuvent se contenter de nourrir la foi des chrétiens qui se rassemblent en leur sein ; il leur faut, pour accomplir leur mission, être davantage reliées au monde qui les entoure, à ces hommes et ces femmes qui ne s'intéressent pas à ce qui passe dans nos temples et églises, et qui, pourtant, sont pour beaucoup en recherche de sens.

Encore faut-il définir la façon dont on comprend cette dimension de mission. Je vais y revenir.

Les bâtiments sont très précieux : les murs protègent, ils permettent de se sentir chez soi – c'est si important ! Ils permettent aussi d'accueillir pour un moment des personnes venues de l'extérieur – en faisant en sorte qu'elles puissent s'y sentir bien. En même temps, les murs séparent, ils peuvent empêcher la rencontre. Il n'est pas toujours facile de sortir de chez soi quand il fait froid dehors, ni d'entrer dans un lieu qu'on ne connaît pas. Les bâtiments peuvent donc constituer aussi bien des obstacles que des chances pour la rencontre.

Rencontre : je voudrais retracer ici certaines initiatives nées dans les années 1950-1970 qui ont justement mis ce mot « rencontre » au centre de de leur projet, les centres de rencontre et de recherche ; des expériences dont certaines sont encore bien vivantes ; Gwenael Boulet présentera demain le Centre 72, né il y a plus de 50 ans à Bois-Colombes. Je dirai un mot de leur histoire, et des formes que ces centres ont prises, en m'arrêtant plus longuement sur les réflexions ecclésiologiques qui les ont suscités.

J'essaierai de voir jusqu'où et comment ces réflexions ecclésiologiques peuvent rester pertinentes dans un contexte si différent - non sans évoquer au passage quelques initiatives plus récentes.

Je rappelle donc rapidement l'histoire de ces centres. On peut dire qu'ils sont le fruit, d'une certaine façon, à la fois de la 2ème guerre mondiale et de mai 1968.

L'origine, ce sont les académies évangéliques nées en Allemagne juste après la guerre à l'initiative des Églises consternées de voir que tant de chrétiens avaient voté sans hésiter pour Hitler et que tant d'entre eux avaient continué à le soutenir sans états d'âme tout au long de la guerre ; le projet était d'offrir aux membres des Églises des lieux de réflexion et de formation pour les aider à penser, à la lumière de la foi, le monde dans lequel ils vivent et à s'y engager comme citoyens et chrétiens.

Des protestants français se sont inspirés de ces initiatives – malgré le contexte différent – pour créer des lieux de formation théologique où l'on pourrait réfléchir ensemble à la mission de l'Église dans une société qui évoluait si vite ; ce qui exigeait d'abord de comprendre ces évolutions : l'industrialisation, la sécularisation, la naissance d'une société de loisirs, le changement rapide des mœurs etc. Ce furent les centres protestants de recherche (et le choix du terme recherche, plutôt que de celui de formation, marquait bien la volonté d'une réflexion en commun) ; ce furent des centres régionaux, qui n'étaient pas directement rattachés à une paroisse ; ils voulaient être des tiers lieux – on n'utilisait pas encore ce terme – entre les paroisses et la société, pour permettre un dialogue entre des réalités trop coupées les unes des autres. Très vite, ces centres attirèrent aussi des non-chrétiens, par la qualité des analyses (économiques, sociologiques, politiques…) qui y étaient proposées, et par le dialogue qui y était mis en œuvre, chacun apportant ses références et réflexions. La dimension

théologique n'était pas oubliée – les centres régionaux ont été des véritables laboratoires de recherche théologique qui ont introduit en France la pensée de théologiens tels que Bonhoeffer ou Tillich, dans une période où la théologie barthienne était hégémonique. La volonté de dialogue entre des personnes de références diverses a fait que ces centres de recherche se sont plutôt appelés « centres protestants de recherche et de rencontre » ; des centres ouverts à tous, et dans lesquels tous, d'une certaine façon, faisaient Église, faisaient l'Église, et qui en même temps affichaient clairement leurs liens avec le protestantisme.

Il faut bien le reconnaître : ces centres régionaux n'ont pas toujours été bien vus d'un bon œil par les paroisses, qui avaient l'impression qu'ils leur faisaient concurrence, ni par l'institution ecclésiale qui n'était pas épargnée par les réflexions critiques que les centres développaient – en particulier quant à l'exercice du pouvoir, y compris au sein des Églises, bien sûr.

Suite à mai 68, plusieurs paroisses urbaines, soucieuses de s'ouvrir pleinement aux autres, reprirent pourtant ces intuitions, mais dans leurs locaux même ; elles y proposaient diverses activités ouvertes à tous : des conférences-débats, des ateliers de réflexion, d'expression, des activités de loisirs pour les enfants comme pour les adultes, etc. … et y accueillaient diverses associations – souvent des associations militantes dans cette période de bouillonnement social et politique. Il s'agissait de faire des bâtiments d'Église un lieu de vie et de dialogue pour les habitants des villes – et pas seulement, pas d'abord, pour les paroissiens –, ceci à une époque où MJC et centres socio-culturels n'existaient encore qu'à peine. La gestion des locaux d'Église et des activités qui s'y déroulaient était confiée à une association loi 1901, plus ou moins autonome par rapport à l'association cultuelle. Un pasteur était détaché à plein temps ou à temps partiel pour animer cette association.

Ce sont souvent des questions très concrètes – liées notamment à des questions immobilières – qui ont présidé à ces choix, mais ce sont aussi, et souvent d'abord, des choix ecclésiologiques. Il vaut la peine de s'arrêter encore aujourd'hui sur ces réflexions. Elles ont été développées à l'époque dans plusieurs rapports aux synodes de l'ERF ou aux AG de la FPF ; des rapports qui – comme le veut la démarche synodale – s'appuyaient, en les développant, sur les réflexions menées dans les paroisses ; ce ne sont donc pas simplement des idées venues d'en haut, de quelques théologiens coupés de la base, qui s'exprimaient là, mais bien une prise de conscience qui se faisait jour dans les paroisses elles-mêmes.

Le point de départ a sans doute été la prise de conscience que les paroisses n'avaient pas su s'adapter aux mutations rapides de la société : les bouleversements technologiques, l'urbanisation croissante, le mouvement de libération des idées et des mœurs, et bien sûr la sécularisation, qui gagnait très vite du terrain dans les années 60. Les paroisses – analysent ces textes – se sont peu à peu sclérosées en se renfermant autour d'un petit noyau de fidèles, en se coupant des réalités de la vie sociale et en oubliant la dimension critique de l'Évangile. Mais, affirment-ils, *« le privé est une catégorie mutilante de la bonne nouvelle » ;* il faut refuser le triple repli que connaît la paroisse avec la sécularisation, repli *« du collectif sur l'individuel, du social sur le religieux, du public sur le privé* (G. Delteil, Rapport au SN de l'ERF 1970, « Civilisation nouvelle et rassemblement de la communauté chrétienne »). Car l'Évangile s'adresse à l'humain dans toutes ses dimensions, et à tous les humains. L'Église est appelée à être une « Église pour le monde », « une Église pour les autres » – ces formules reviennent très souvent dans les rapports aux synodes de l'ERF ou aux AG de la FPF de cette époque. Car les Églises ne sont que des réalités secondes ; « *ce qui est au centre, c'est la passion de Dieu en Jésus-Christ pour la résurrection des hommes* » (Delteil 1970), c'est le projet de Dieu pour l'humanité, au service duquel elle doivent être.

Leur vocation est donc d'annoncer l'Évangile ; mais là se joue un écart important avec la compréhension la plus commune de l'évangélisation ; car, dans l'esprit des rédacteurs de ces textes, il ne s'agit pas pour l'Église d'apporter aux non-chrétiens une vérité dont elle serait détentrice. D'autant que les Églises ont trop parlé pendant des siècles, avec une parole d'en haut qui prétendait s'imposer aux gens, et ceci sans toujours mettre en œuvre ce qu'elles disaient. Annoncer l'Évangile, dans cette compréhension, c'est surtout rencontrer ces « autres » qui ne se réclament pas de l'Évangile et qui souvent, pourtant, le vivent dans leurs engagements ; il s'agit donc d'entrer avec eux dans un véritable dialogue où chacun peut recevoir de l'autre. Car, affirment toujours ces textes, la vérité chrétienne est *« une vérité en chemin »* qui *« ne se trouve que dans cette relation où elle se partage »* (Rapport Delteil au synode ERF de 1963, « Prosélytisme et évangélisation »). *« En Christ [Dieu] habite et travaille ce monde »*, et les chrétiens doivent apprendre à reconnaître *« jusque dans la culture profane les traces de la germination du Royaume »* (« une Église pour le monde », rapport de M. Philibert à la FPF, 1963). On rejoint là une des convictions centrales de la Réforme : l'Église invisible ne se confond pas avec les Églises visibles, car « Dieu seul connaît ceux qui lui appartiennent » – comme le formule la Constitution de l'EPUdF. Les membres des Églises n'ont pas le monopole de l'Église.

Il s'agit donc d'inventer des *« formes nouvelles »* pour que les institutions ecclésiales et les paroisses soient pleinement « *pour les autres* » (rapport de Paul Keller devant l'AG de la FPF, 1966, « À la recherche de formes nouvelles d'une Église pour les autres »). Ce que développe G. Delteil dans son rapport au synode national ERF, en 1970 : la communauté paroissiale est appelée à être une « *cellule d'humanisation de la vie sociale, un lieu où toutes les questions des hommes puissent être évoquées et débattues, un lieu où s'élabore une conscience critique de la société où nous vivons et où prenne racine la promesse du renouvellement de toutes choses dans le Royaume* ».

Il ne s'agit donc nullement – surtout pas – que l'Église cherche à prendre le pouvoir, mais qu'elle tente d'insuffler un peu de l'utopie du Royaume de Dieu dans les contraintes du réel et de faire entendre l'interpellation que constitue le message de Jésus de Nazareth pour notre vie commune dans la cité.

Peu de ces centres subsistent dans leur dynamique initiale – même si d'autres expériences similaires ont vu le jour. D'abord bien sûr parce que le contexte a changé ; on peut d'ailleurs noter que, pour plusieurs centres, un tournant s'est opéré avec l'émergence des nouvelles pauvretés dans les années 1980. Plusieurs de ces centres se sont laissés interpeller par cette situation, organisant par exemple des repas pour les personnes en difficulté, dans une démarche d'aide caritative ; ce qui les a fait changer de positionnement : ils sont passés d'un rôle de constructeurs d'un monde nouveau à un rôle d'infirmiers essayant de panser les plaies de la société ; un rôle d'infirmiers auquel ils n'étaient d'ailleurs pas bien préparés, puisqu'ils étaient souvent plutôt tournés vers des questions culturelles. Autre élément qui a contribué à la perte de dynamique de ces centres : le développement dans les villes de centres sociaux-culturels et de MJC, qui étaient présents sur des terrains similaires à ceux des centres – même si, bien sûr, ces structures n'avaient pas de référence chrétienne. Par ailleurs, certaines paroisses se sont un peu lassées, constatant qu'au total ces centres réclamaient beaucoup d'énergie de la part de certains paroissiens sans faire venir de nouveaux membres dans la paroisse et sans forcément les aider à résoudre leurs difficultés financières.

Mais d'autres expériences ont vu le jour tout au long de ces décennies. En 1978-1979, l'ERF dressait dans ses synodes un « premier inventaire des lieux où vit l'Église » : les paroisses, bien sûr, mais aussi les aumôneries, les centres œcuméniques, les mouvements – mouvements de jeunesse mais

aussi d'adultes, regroupant souvent des personnes appartenant à un même milieu professionnel pour qu'elles puissent ensemble penser leur engagement chrétien dans leur travail ; les associations et œuvres diaconales, si nombreuses dans le protestantisme. Et un chapitre était consacré aussi aux « entreprises nouvelles et aux centres » (quelques années plus tard, en faisant ma thèse en 1986-1988, j'en avais recensé une vingtaine). Il faudrait nommer ici aussi les fraternités de la Mission populaire qui ont pu, à certains moments ou dans certaines d'entre elles, prendre beaucoup de distance avec leur origine protestante, mais qui l'assument plutôt bien aujourd'hui ; elles assurent dans des quartiers populaires une action qui vise à conjuguer la dimension sociale, la dimension politique et la dimension spirituelle : dimension sociale, avec des activités diverses, accueil, d'abord, mais aussi aide aux devoirs, ateliers linguistiques, petits-déjeuners etc. ; dimension politique, avec la volonté de chercher à développer le pouvoir d'agir collectif des personnes accueillies ; dimension spirituelle enfin, pour permettre que soit posée, sans prosélytisme, la question de ce qui donne sens à nos vies ; des textes bibliques servent souvent de support aux partages.

Au début des années 2000, nous avons, avec un petit groupe né dans le cadre des Églises protestantes d'Alsace, tenté de présenter quelques initiatives originales de présence chrétienne dans la ville, certaines ponctuelles, d'autres plus pérennes, certaines portées par des Églises locales, d'autres par des associations distinctes, certaines liées aux bâtiments paroissiaux, d'autres non – parfois même sans bâtiment, comme les temps d'animation menés dans la rue par l'Armée du salut -, certaines à visée éducative, d'autres à visée sociale ou encore culturelle. Certaines privilégient le travail social, d'autres des actions éducatives ou culturelles. Cet ouvrage collectif – je salue Arnaud Stolz qui y a été étroitement associé – faisait place aussi à des réflexions d'ordre sociologique sur la ville et à des réflexions ecclésiologiques. Les animateurs de ce forum ont repris son titre pour cet exposé : *Habiter la ville, attention chantiers.* Et il faudrait réactualiser cet ouvrage avec de nombreuses initiatives très riches qui continuent de naître ici où là – plusieurs sont présentées ici !

D'une certaine façon ces initiatives mettent en œuvre les intuitions ecclésiologiques des années 60 – bien souvent sans connaître ces textes. Et j'aimerais y revenir pour voir si, et comment, ces réflexions peuvent aider à penser la présence des chrétiens dans la société d'aujourd'hui, dans un contexte si différent. Tentons d'abord de caractériser en quelques touches certaines de ces évolutions avant de dire en quoi elles obligent à reconsidérer les convictions affirmées dans les années 60, mais aussi en quoi celles-ci peuvent rester pertinentes.

La société française des années 1960-70 croyait encore au progrès et aux lendemains qui chantent ; c'était une période d'utopies politiques : on pensait qu'il était possible, en s'engageant dans le combat politique, de faire cesser la pauvreté et les injustices sociales. Certes G. Delteil faisait en 1970 un tableau nuancé de cette « civilisation nouvelle », en en soulignant aussi bien les aliénations que les conquêtes ; mais dans les milieux chrétiens aussi un certain optimisme l'emportait, qui faisait écho, théologiquement, à l'utopie du Royaume de Dieu.

Nous sommes aujourd'hui dans un tout autre état d'esprit que celui des années 70 : la modernité a trahi ses promesses, et l'on subit les effets pervers du soi-disant progrès technologique ; la politique se montre impuissante devant les pouvoirs de l'économie et de la finance, les inégalités vont croissant et les politiques donnent trop souvent l'impression de se préoccuper davantage de leur intérêt que de l'intérêt public ; la guerre resurgit, alors que nous nous imaginions bêtement qu'on en avait fini avec ces horreurs ; l'inquiétude, l'angoisse même chez beaucoup, est renforcée par la prise de conscience (si tardive !) de la finitude de la planète et des dégâts irrémédiables qui lui ont été causés, qu'il s'agisse de la biodiversité ou du climat ; la tentation est alors de se replier sur le domaine privé, mais même là

le désenchantement guette : l'individualisme régnant favorise les ruptures et la solitude est un des grands maux de notre époque. Même si elles contredisent quelque peu ce tableau trop sombre, puisqu'elles montrent que nos contemporains ne sont pas complètement résignés, les manifestations actuelles traduisent bien ce profond mal-être.

Dans ce contexte, beaucoup de personnes sont en quête d'espérance et de sens, d'autant qu'aucun « grand récit » ne permet de donner corps à une espérance. Beaucoup sont aussi en quête de groupes dans lesquels ils puissent se sentir entourés, acceptés, qui leur permettent de se sentir chez eux quelque part. La sécularisation ayant fait son œuvre, certains ignorent tout du christianisme. Mais cela constitue d'une certaine façon une chance, car le message chrétien – qui était souvent considéré dans les années 60 comme un allié de la société bourgeoise avec sa morale un peu étriquée – peut mieux être entendu dans sa nouveauté et sa force critique. Encore faut-il, bien sûr, qu'il y ait des personnes pour l'incarner et pour le faire entendre. Il ne suffit plus, comme c'était le cas dans les années 70, d'une référence plus ou moins explicite. En ce sens le changement de vocabulaire qui s'est opéré dans les Églises luthéro-réformées, avec le retour au terme évangélisation qui n'était guère en faveur à la fin du siècle dernier, ne manque pas de pertinence.

À condition que l'on s'entende bien sur ce qu'on appelle évangélisation ; à ce sujet, le rapport de G. Delteil au synode ERF de 1963, « Prosélytisme et évangélisation », fait toujours sens. Car le risque est grand que, dans leur volonté d'apporter l'Évangile à des interlocuteurs ignorants du christianisme, les chrétiens se comportent en propriétaires d'une vérité – la leur – que les autres devraient accepter telle quelle ; qu'ils ne cherchent, en fait, à les conformer à ce qu'ils sont. Mais la bonne nouvelle est profondément rencontre, partage – et non un enseignement unilatéral. Il faut s'opposer à tous les fondamentalismes qui se pensent détenteurs de la vraie foi, pour entrer dans un véritable dialogue sur nos références, avec la conviction que chacun a des richesses à apporter, une parole d'Évangile à nous faire entendre.

Ce qui, me semble-t-il, reste profondément pertinent aussi, c'est la conviction que cet Évangile concerne la vie toute entière, pas seulement une spiritualité coupée des réalités sociales, qui favoriserait le « développement personnel » si cher à notre époque, et pas seulement non plus une vie après la mort. L'Évangile invite à oser vivre une parole d'espérance pour et dans notre société, pour et avec nos contemporains qui luttent pour une vie meilleure, pour un monde plus juste, ou tout simplement pour survivre. Sans oublier que la foi est un engagement personnel, il faut oser tenir encore cette affirmation provocante : « le privé est une catégorie mutilante de la bonne nouvelle », l'Évangile a évidemment une dimension politique – au sens noble de ce terme. Ceci tout en restant très vigilants face à l'utilisation qui est faite aujourd'hui des religions dans le domaine politique, qu'il s'agisse de l'islamisme radical, d'un certain évangélisme nord-américain au service de l'idéologie MAGA ou du judaïsme orthodoxe défendant le grand Israël au détriment des palestiniens : il ne s'agit là que de caricatures dangereuses de la foi qui, elle, appelle à des combats humbles et non à une prise de pouvoir. Plus que jamais, il faut tenir à la fois que l'Évangile concerne notre vie dans la cité et qu'il ne peut s'imposer par des moyens politiques ; il ne peut se cristalliser dans un programme ; il constitue plutôt une force critique à l'égard de tous les pouvoirs, toujours tentés de se prendre pour des absolus, il ouvre un horizon utopique qui appelle à dépasser les égoïsmes pour se mettre au service du bien commun.

Comment faire entendre une parole d'Évangile dans la société d'aujourd'hui ? D'abord en se mêlant, individuellement et collectivement, à ceux qui recherchent des relations vraies, de l'espérance, une société plus humaine ; en allant à leur rencontre, là où ils sont, dans les associations, en partageant

leurs engagements ou leurs loisirs. Il ne suffit pas alors de sortir sur le parvis des églises, mais il s'agit de vivre pleinement notre vie de chrétiens au milieu des autres.

Mais ce Forum voulait nous faire réfléchir à la place à donner aux bâtiments des Églises, et il me semble qu'ils constituent une grande chance à saisir. C'est un service que nous pouvons rendre aux habitants des quartiers où nos temples et églises sont implantés que de leur ouvrir des locaux qui sont généralement peu occupés en semaine, alors que ce genre de lieux manque souvent dans les villes ; les ouvrir, mais pas n'importe comment – il ne s'agit pas d'être simplement des loueurs de salles, mais en suscitant la rencontre, avec une charte claire. Les ouvrir, mais pas non plus à n'importe qui : il s'agit de favoriser les associations et les activités porteuses de sens, celles qui favorisent le dialogue entre gens différents, qui mettent en œuvre l'entraide et participent au bien commun .

Au-delà des salles paroissiales, il y a aussi, souvent, des espaces qui ont été pensés plus particulièrement en vue du culte : des lieux souvent chargés de symboles et porteurs d'une histoire qui interdisent qu'on y fasse n'importe quoi et qui suscitent le questionnement ; des lieux qui peuvent aider à favoriser des échanges un peu différents. Il me semble que l'expérience de Nootoos serait bien différente si elle ne situait pas dans une belle église ancienne – dont de plus l'intérieur a été très bien rénové. Certes toutes les paroisses ne bénéficient pas d'un tel cadre, mais j'ose espérer que toutes ont le souci que les espaces de prière traduisent quelque chose de la foi des personnes qui s'y retrouvent le dimanche.

Alors je crois qu'il faut encore oser inviter largement les gens du quartier à venir faire une halte avec nous, participer à des réflexions sur les sujets qui touchent à notre vie commune, sur ce qui fait sens dans nos existences à chacun, écouter un concert, s'engager avec nous dans telle ou telle action citoyenne, ou simplement partager un temps de fête. Ce sera beaucoup plus facile si ces personnes ont déjà pu entrer dans les locaux et s'y considérer un peu chez elles. En se rappelant que l'invitation ne sera audible que si elle est faite sans aucune volonté de mainmise, mais mue par le désir de vivre une vraie rencontre avec ceux qui nous entourent.

Claire Oberkampf, dans le dernier numéro de *Réforme* (daté du 10 octobre 2026), propose de « vivre une évangélisation sur le modèle de l'hospitalité réciproque », et elle commente : « dans la rencontre et l'écoute, chaque personne peut être évangélisée ». Dans la même ligne, je parlerais volontiers, vous l'avez compris, d'une « évangélisation sur le mode de la rencontre ». Une vraie rencontre – qui exige que nous soyons prêts nous aussi à nous déplacer, à la fois physiquement et intérieurement. Et je voudrais terminer avec quelques mots de François Jullien dans son ouvrage qui s'appelle justement *De la rencontre* (Biblio essais 2023, p.9-10) : « la rencontre fissure l'appartenance du sujet à soi-même, elle entame sa liberté et maîtrise de sujet. Je ne rencontre effectivement qu'autant que […] je commence de dé-coïncider de moi-même. C'est seulement à ce prix que je peux rencontrer l'Autre. Sinon je ne peux que le croiser, ou nous ne faisons que nous côtoyer, demeurant extérieurs l'un à l'autre. Ou bien, je l'*assimile*, c'est-à-dire que je le rends semblable à moi et le dépouille de sa qualité d'*autre*, mais je en le *rencontre* pas. » Et F. Jullien continue en écrivant : « Dans la rencontre, en effet, surgit de dehors un Autre qu'on n'envisageait pas ». Et même si, pour Jullien, cet « Autre » inattendu qui surgit est sans doute la personne en face de nous (notons qu'il l'écrit quand même avec une majuscule), il me semble que nous pouvons y percevoir le Dieu qui - pour reprendre des formules de ces textes des années 60 - circule incognito parmi nous et se donne à découvrir dans la rencontre ; ce Dieu qui vient nous fissurer dans nos certitudes, pour qu'il puisse circuler – dans les deux sens – à travers nos fissures.

Isabelle Grellier-Bonnal